

GRANDE SALLE PIERRE BOULEZ – PHILHARMONIE

Dimanche 1^{er} mars 2020 – 19h

Mahmoud, Marcel et moi



CITÉ DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE DE PARIS

TRANSFUCE

Week-end Mahmoud Darwich

En 1948, des milliers de Palestiniens sont jetés sur les routes. Parmi eux, le jeune Mahmoud Darwich, alors âgé de 6 ans. Aujourd'hui, nombre d'artistes rendent hommage à celui qui est devenu le symbole du déracinement et dont l'œuvre entier est hanté par l'exil et la quête de la patrie perdue.

Parmi ces artistes, le compositeur Franck Tortiller. En collaboration avec Elias Sanbar (traducteur français du poète, qui tient ici le rôle de récitant), il adapte à la scène *Et la terre se transmet comme la langue*, long poème épique, chantant le destin d'un peuple voué à l'exil et à la guerre.

Le musicien et compositeur palestinien Ramzi Aburedwan chante lui aussi la cassure de l'exil. Accompagné de son ensemble musical et d'une pléiade d'interprètes, il donne forme au concert *Ma valise est mon pays*, intitulé qui fait écho au vers de Mahmoud Darwich, « Mon pays est une valise ».

Marcel Khalifé, lui, a chanté son ami Mahmoud Darwich dès le début de sa carrière. Aujourd'hui, il partage la scène avec Bachar Mar-Khalifé (son fils), dont le regard sur l'amitié entre les deux artistes est le fil rouge de cet hommage. Avec son style mêlant les traditions orientales au jazz et à l'électro, le fils invite son illustre père et un ensemble instrumental à revisiter cette collaboration unique entre un poète et un musicien.

Le dialogue et l'amitié sont au cœur du concert *Miroir de l'autre*, avec le Chœur Amwaj de Palestine, le Chœur de jeunes de l'Orchestre de Paris et les chanteurs des filières voix des conservatoires de Paris et d'Aubervilliers. Ensemble, guidés par la figure tutélaire de Mahmoud Darwich, ils effectuent une traversée musicale bilingue qui met la poésie arabe en regard et en résonance avec la poésie française.

« J'ai compris ce jour-là que la poésie est une affaire plus sérieuse que je ne croyais et qu'il me fallait décider de poursuivre ou d'interrompre ce jeu dangereux » (Mahmoud Darwich, Note bio-bibliographique, *La Terre nous est étroite et autres poèmes*, Gallimard, 2000).

Vendredi 28 février

20H30 ————— CONCERT

Franck Tortiller & Elias Sanbar
Et la terre se transmet comme la langue

Dominique Devals, soprano

Elias Sanbar, récitant

Franck Tortiller, composition, vibraphone

Yves Torchinsky, contrebasse

Misja Fitzgerald Michel, guitare

Patrice Héral, percussions

Joël Chausse, trompette, bugle

Maxime Berton, saxophones, flûte

Samedi 29 février

20H30 ————— SPECTACLE

Ma valise est mon pays
Hommage à Mahmoud Darwich

Ramzi Aburedwan, direction, buzuk

Nai Barghouti, chant

Ghalia Benali, chant

Rachida Brakni, récitante

Julien Breton, calligraphie

Rodolphe Burger, guitare, chant, récitant

Mehdi Haddab, oud

Amer Hlehel, récitant

Kamilya Jubran, chant, oud

Sarah Murcia, claviers

Julien Perraudeau, claviers

Orchestre de Ramzi Aburedwan

Nicolas Draps, violon

Laurent Tardat, alto

Corentin Dalgarno, violoncelle

Mohammad Khamayssa, nay

Dimitri Mikelis, oud, piano

Habiba Ryahi, qanoun

Tareq Rantisi, percussions

Nawras Ibrahim, contrebasse

Ce spectacle est précédé d'un débat à 18h30

La vie musicale en Palestine aujourd'hui

Nicolas Dufétel, modérateur

Ramzi Aburedwan, direction musicale, Orchestre de Ramzi Aburedwan

Michele Cantoni, conférencier

Julien Chiappone-Lucchesi, conférencier

Mathilde Vittu, direction musicale, Chœur Amwaj de Palestine

Mohamed Najem, musicien

Salle de conférence – Philharmonie

Dimanche 1^{er} mars

16H30 ————— CONCERT VOCAL

Miroir de l'autre

Chœur Amwaj de Palestine – Chœur de jeunes de l'Orchestre de Paris – Chanteurs des filières voix des villes de Paris et Aubervilliers

Chœur de jeunes de l'Orchestre de Paris

Chœur Amwaj de Palestine

Chanteurs des filières voix des conservatoires de Paris et d'Aubervilliers

Lionel Sow, direction

Mathilde Vittu, direction

Edwin Baudo, Marie Deremble-Wauquiez,

Marie Joubinaux, Béatrice Warcollier, chefs de chœur associés

Œuvres de Moneim Adwan, Najj Hakim, Marcel Khalifé...

19H00 ————— CONCERT

Mahmoud, Marcel et moi

Marcel Khalifé, oud, chant

Bachar Mar-Khalifé, piano, chant, conception

Nenad Gajin, guitare électrique

Anthony Millet, accordéon

Sary Khalifé, violoncelle

Aleksander Angelov, contrebasse

Dogan Poyraz, percussions

Activités

SAMEDI 29 FÉVRIER ET DIMANCHE 1ER MARS
À 10H00, 11H15

Atelier du week-end

Percussions du monde arabe

SAMEDI 29 FÉVRIER À 14H30

Visite-atelier du Musée

Instruments et traditions du monde

SAMEDI 29 FÉVRIER ET DIMANCHE 1ER MARS
À 15H00

Atelier du week-end

Percussions du monde arabe

SAMEDI 29 FÉVRIER À 16H00

Atelier de pratique musicale

Music Session

Autour de Rodolphe Burger

Vous avez la possibilité de consulter les programmes de salle en ligne,
5 jours avant chaque concert, à l'adresse suivante : www.philharmoniedeparis.fr

Programme

Marcel Khalifé, oud, chant

Bachar Mar-Khalifé, conception, piano, chant

Nenad Gajin, guitare électrique

Anthony Millet, accordéon

Sary Khalifé, violoncelle

Aleksander Angelov, contrebasse

Dogan Poyraz, percussions

FIN DU CONCERT (SANS ENTRACTE) VERS 20H30.

Mahmoud, Marcel et moi

Dès le milieu des années 1970, Marcel Khalifé met en musique les poèmes de Mahmoud Darwich, dont il est l'un des lecteurs les plus fidèles. Tandis que sa musique le hisse vers la renommée, elle y gagne un éclat populaire. Darwich attribuera à la chanson de Khalifé le pouvoir de réconcilier le peuple et la poésie. L'une avec l'autre, elles deviennent un souffle qui conquiert les cœurs et transporte la douleur des Palestiniens au-delà des horizons arabophones. Aujourd'hui, le pianiste Bachar Mar-Khalifé, fils cadet du joueur de oud ayant choisi de mêler aux traditions orientales le jazz et l'électro, pose un regard sur l'amitié entre ces deux artistes. Un hommage pluridimensionnel.

Le chant du poète

Dans son art immense et diversifié, comme dans sa vie semblable à une œuvre, Mahmoud Darwich transcrit l'histoire de la Palestine moderne – non sans en libérer la part universelle. Il est enfant lors de la Nakba¹ qui expédie sur les routes des centaines de milliers de Palestiniens en 1948. Devenu réfugié sur sa propre terre, subissant en jeune écrivain l'emprisonnement à répétition, il rallie la diaspora en 1970, consumé par un impératif de résistance : « Que la maison reste animée². »

Après Moscou, Le Caire, Beyrouth et Tunis, Paris comptera dans la trajectoire. Darwich alternera entre Amman et Ramallah après les accords d'Oslo (1995). Son territoire poétique s'étend à mesure des blessures, des pertes, des exils et des métamorphoses successifs. L'homme de passage, projeté à jamais vers l'étranger, édifie l'épopée des « habitants des marges et des ombres ».

1 En arabe : al-Nakbah, lit. « désastre » ou « catastrophe ».

2 Citation tirée du film *Mahmoud Darwich – Et la terre, comme la langue*, de Elias Sanbar et Simone Bitton, Point du Jour Productions, 1997.

« Cette défense d'un monde, d'une période qui se meurent, s'apparente à la riposte des petites créatures lorsqu'elles sont menacées par la tempête. Elles se cachent entre deux pierres, dans les failles, dans les trous, dans l'écorce d'un arbre. La poésie n'est que cela. Elle est cette petite créature qui n'a pas la force qu'on lui supposait. Sa force, c'est son extrême fragilité³. »

Au fil de cinquante années de travail ardent et d'une trentaine d'ouvrages aux innombrables traductions, le poète aura cherché sans trêve la langue « inouïe », celle qui capte l'intuition de son temps. Darwich a beau être amoureux de poésie classique arabe, il veut ses lignes défaites du carcan de la métrique. La juste cadence, c'est-à-dire la musicalité, est son obsession – moderne et libre, comme son monde rêvé. « Je souffre de ma passion pour le chant, de mon inclination à chanter, de devoir me réprimer. [...] Je résiste à la séduction du chant lancinant. Je l'ai appris à l'écoute de la musique classique. »

Sa poésie en prose, ou sa prose poétique, peut être épique, lyrique, érotique, ou tout cela à la fois. Mais surtout, au sein d'un même recueil, elle façonne des états et des paysages incroyablement variés. Elle forme parfois une trame où se relie intimement les voix, les époques, les champs, les registres. En « poétographe⁴ », le poète assemble des fragments de mémoire vive, convertit l'absence en présence. D'autres fois, il avance pareil à un sillon : sans implicite, dans un continuum inéluctable. Il arrive aussi qu'il mue en un objet sonore reconnaissable au premier vers. « Ce type de poème est pur chant », dit Elias Sanbar, le traducteur et ami. La rime, qui surgit seulement à l'épreuve de l'oralité, et le timbre offrent alors une récréation dans l'œuvre devenue symphonie.

Marcel Khalifé, en lecteur et mélomane appliqué, ne s'y trompe pas. Il sait aussi que le rapport des Arabes à la poésie s'élabore dans l'écoute. Intensifier la musicalité des poèmes de Darwich, ou plutôt la prolonger dans une forme orchestrale est un coup de maître, qui participera à ce que le poète soit largement entendu. Car « Si la terre n'est plus, il reste le chant. Et le chant de la Palestine aujourd'hui, c'est la terre promise⁵. »

3 Mahmoud Darwich, *La Palestine comme métaphore*, entretiens traduits de l'arabe par Elias Sanbar et de l'hébreu par Simone Bitton, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 1997, p. 47.

4 Formule empruntée à Sinan Antoon.

5 *Je soussigné, Mahmoud Darwich*, entretien avec Ivana Marchalian, traduit de l'arabe par Hana Jaber, Arles, Actes Sud, 2014.

La poésie du luthiste

Marcel Khalifé grandit au Nord-Liban parmi les pêcheurs, les paysans et les Tsiganes. Les premières sensations sont musicales. Quoiqu'il fréquente l'église chrétienne maronite, les récitations coraniques ponctuent l'ordinaire. Cohabiter avec la culture de l'autre lui paraît chose naturelle. Initié « par hasard » au oud et présentant d'évidentes dispositions, son père se résout à l'envoyer au conservatoire national. Il y enseigne à partir de 1970. C'est à Beyrouth, où les réfugiés vivent dans des camps de fortune, que l'artiste mesure l'injustice subie par le peuple palestinien. De là naît l'engagement humaniste, sans lequel il lui paraît « impossible de vivre ».

Aux premiers temps de la guerre civile libanaise, Khalifé fonde l'ensemble musical Al-Mayadeen (désignant le champ de bataille et la place du village). L'ensemble joue sous les bombes. Rapidement, le compositeur et soliste « au service de la paix » parcourt le monde. Sa réputation de chantre des progressistes, des antisionistes et des amoureux de chanson arabe est acquise. Solidarité, fraternité, résistance... Un triptyque cher à la famille Khalifé, dont la maison sert de refuge à l'intelligentsia beyrouthine. À la fin des années 1980, Paris s'impose comme terre d'accueil. Avec son épouse Yolla et leurs fils Rami et Bachar, Khalifé goûte à l'exil, adoptant la condition du poète et le fréquentant plus assidûment. « Ils avaient leurs petits rendez-vous au café du Trocadéro », se souvient Bachar.

« Je considère la musique de Khalifé comme l'un des rares signes culturels indiquant un renouveau spirituel. [...] Nous partageons le désir de défendre un territoire de l'esprit qui résisterait aux tanks et à la solitude. [...] Au milieu de la destruction, son chant vient au secours du cœur⁶. »

Combinant musique classique arabe et instruments occidentaux avec une dextérité et un plaisir authentiques, profondément attaché au pouvoir du texte, Khalifé butine librement dans le corpus andalou des muwashahat autant que dans la poésie de ses contemporains. Il cite Lorca, Hikmet, Neruda et même Brel et Dylan, mais aussi ses concitoyens Adonis, Joseph Harb, Ounsi el-Hajj, Talal Haidar... et bien sûr Darwich, dont les recueils constituent une

⁶ Libre adaptation de la traduction anglaise d'un texte de Mahmoud Darwich en prologue à l'album *Promises of the Storm*, 1976.

mine d'inspiration : « J'en ai aimé la force, la teneur et la densité. À la fête de l'Humanité, le Parti communiste français proposait quelque chose comme le chant du monde. [...] C'est ainsi qu'ont eu lieu les premiers enregistrements de *Oummi, Rita, Promesse de tempête et Passeport*. Je n'aurais pas parié qu'ils deviendraient le pain quotidien des gens⁷... »

« Quand la vie chante de façon aussi dépouillée, elle ouvre un boulevard à l'espérance. [...] Lorsque, de ma prison, je déclarais mon amour à ma mère, ni elle, ni moi, ne réalisons la portée de cette confession... jusqu'à ce que sa dimension universelle nous soit révélée par Khalifé. [...] Il a rendu aux sentiments en exil leur plein pouvoir en réconciliant le peuple avec la poésie. [...] À présent, les gens dans la rue recommencent à chanter⁸. »

Khalifé jamais ne demanda à Darwich sa permission pour composer sur ses poèmes, pas plus que Darwich ne lui demanda de mettre en musique ses vers ; ni n'en écrivit un seul avec cette idée à l'esprit. Et de la même façon que la poésie de Darwich ne cessa de s'enrichir, la musique de Khalifé continua de se transformer, d'une forme lyrique et engagée à une forme plus dialectique et introspective ; d'un art subtil suscitant le tarab à une musique embrassant le jazz ou le cinéma.

L'hommage du benjamin

Bachar Khalifé est âgé de 6 ans lorsqu'il arrive en France. Des bancs de l'école jusqu'à aujourd'hui, il « fait de son histoire une richesse⁹ », tout en s'interrogeant inlassablement sur son identité. Le jeune homme obtient un Prix de piano au CNR de Boulogne-Billancourt avant d'intégrer le Conservatoire de Paris (CNSMDP). Il s'initie parallèlement au rythme et à l'héritage culturel arabes. « C'est notre oxygène à tous. On est très soudé malgré les chamailleries. Et chacun a farouchement gardé sa personnalité et son indépendance. Musicales¹⁰ ! », précise son père.

⁷ *L'Orient, Le Jour*, 30 juin 2017 ; <https://www.lorientlejour.com/article/1059839/marcel-khalife-moi-je-combats-la-barbarie-par-la-musique-je-nai-pas-le-choix.html> (consulté le 31 janvier 2020).

⁸ Libre adaptation de la traduction anglaise d'un texte de Mahmoud Darwich en prologue à l'album *Promises of the Storm*, 1976.

⁹ *Télérama*, 25 novembre 2015 ; <https://www.telerama.fr/sortir/bachar-mar-khalife-un-chanteur-en-voix-de-guerison,134685.php>

¹⁰ *L'Orient, Le Jour*, 30 juin 2017, op. cit.

Devenu percussionniste, il passe par l'Orchestre national de France et l'Ensemble inter-contemporain. Il expérimente aux côtés de Bojan Z, Carl Craig, Murcof ou Kery James. Dix ans lui seront nécessaires pour livrer un premier album en 2010. L'inspiration germe à l'écoute de sa mère : « Quand elle chante, c'est joyeux, décomplexé, tout sauf académique. » Il comprend qu'il doit déconstruire. Bien qu'il ait « vécu un apprentissage fulgurant et fabuleux » via la figure paternelle, il est temps « de répondre à quelque chose de beaucoup plus personnel ». Il greffe la particule Mar, « le saint », à son nom, moins par provocation ou ironie que par velléité d'affranchissement. Il revient au piano pour faire affleurer l'intime. Et c'est une révélation. Depuis, il a sorti trois disques.

L'œuvre de Darwich a infusé à travers celle de son père. « Pour moi, c'était un membre de la famille. La figure de l'oncle à laquelle on voue respect et admiration. » Il se remémore l'honneur ressenti à 15 ans sur la scène de l'Unesco, où Marcel l'a propulsé en présence du maître. « Un homme qui en imposait, avec beaucoup de pudeur et de classe. » En 2016, il cosigne avec son père et son frère Rami un nouveau poème musical emprunté à Darwich : *Andalusia of Love*. Il s'adresse « à tous ceux qui nous ont opprimés et à tous ceux qu'on aime profondément. L'amour, dans cette œuvre, n'est pas superficiel et futile. » Aux prises avec la censure, ce projet érotique n'a pas encore vu le jour au Liban. « La poésie ne peut être contrainte, c'est même dangereux de le faire. » Bachar l'aborde avec révérence. « C'est un organisme vivant, qui n'existe que lorsqu'on l'interprète. [...] Il vibre différemment selon les individus, les saisons de la vie et même l'humeur du jour. »

Le sentiment d'admiration qui anime Bachar Mar-Khalifé s'adresse à ses deux initiateurs. Il pressent que ce concert, spécialement conçu pour la Philharmonie, ne peut prétendre être un hommage à Darwich sans être un hommage à son père, ce merveilleux passeur qui fêtera bientôt ses 70 printemps. Bachar en profite pour inviter des musiciens qu'il adore. Six acolytes qui semblent avoir les qualités requises pour assurer le caractère lyrique et résolument créatif de cet inédit aux consonances arabes. « J'aimerais trouver des arrangements qui rendent compte de ce que j'entends dans le répertoire de Marcel, lui-même d'une modernité absolue », l'essentiel étant de « mettre mon père en face de quelque chose qu'il n'a pas encore fait ».

Edith Nicol

Mahmoud Darwich

Le poète

Deuxième enfant d'une famille qui en compte huit, Mahmoud Darwich est né le 13 mars 1941 à Biwa, un village de Galilée. Il y passe son enfance jusqu'en 1948. Figures de proue de la poésie palestinienne, son premier recueil *Asafir bila ajniha* (*Oiseaux sans ailes*) est publié alors qu'il n'a que 19 ans. Profondément engagé dans la lutte des Palestiniens, il n'a pour autant jamais cessé d'espérer la paix. Il fut président de l'Union des écrivains palestiniens. Il a publié plus de vingt volumes de poésie, sept livres en prose et a été rédacteur de plusieurs publications, comme *Al-jadid* [Le Nouveau], *Al-fajr* [L'Aube], *Shu'un filistiniyya* [Affaires palestiniennes] et *Al-Karmel*. Il est reconnu internationalement pour sa poésie,

qui porte essentiellement sur sa nostalgie de la patrie perdue. Ses œuvres lui ont valu de multiples récompenses et il a été publié dans une quarantaine de langues. Dans les années 1960, Mahmoud Darwich a rejoint le Parti communiste d'Israël, la Rakah, mais il est plus connu pour son engagement au sein de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP). Élu membre du comité exécutif de l'OLP en 1987, il quitte l'organisation en 1993 en signe de protestation contre les accords d'Oslo. Après plus de trente ans d'exil, il peut rentrer sous conditions en Palestine ; il s'installe alors à Ramallah. Mahmoud Darwich est mort à Houston en 2008.

Les interprètes

Marcel Khalifé

Chanteur et oudiste, Marcel Khalifé est un artiste engagé, qui échappe aux catégories. Né à Beyrouth dans une famille chrétienne maronite, il a vécu parmi les pêcheurs, les paysans et les Tsiganes dans une ambiance musulmane et chrétienne. Aujourd'hui, il se dit Arabe, « Palestinien en Palestine » et a été reconnu « artiste de l'Unesco » pour son engagement en

faveur du patrimoine musical. Fuyant toute tentation fondamentaliste, ses chansons sont proches du poète palestinien Mahmoud Darwich, dont il a chanté les mots – par exemple dans *Oummi*, *Rita w'al-Bundaqiya* et *Jawaz As-Safar*, trois de ses chansons les plus populaires –, et revendiquent une recherche permanente de liberté et d'interrogation de ses racines.

Bachar Mar-Khalifé

Avec sa poésie intime et ses rythmiques hypnotiques à l'esthétique unique, le chanteur et multi-instrumentiste Bachar Mar-Khalifé est continuellement au carrefour de la musique classique, de l'électro, du rock, du jazz et des musiques traditionnelles orientales. Depuis son apprentissage du piano au conservatoire, Bachar Mar-Khalifé n'a eu de cesse que de dynamiser l'académisme

et la tradition et d'inventer une musique d'une étonnante liberté. C'est sur scène, où chanter reste « autant un plaisir qu'une souffrance », tant il donne de lui-même, que sa musique prend une dimension réellement spirituelle et envoûtante. Son album *The Water Wheel* est un hommage au joueur de oud nubien Hamza el-Din.

Nenad Gajin

Guitariste singulier, Nenad Gajin passe aussi bien du be-pop classique au jazz-rock acéré et alterne modes blues et balkaniques au fil de son propos. Après avoir accompagné le groupe Les Expatriotes mené par Bojan Z et rejoint

la formation d'Ibrahim Maalouf au côté du pianiste et claviériste Frank Woeste, il a passé plusieurs années comme lead guitar au sein de l'orchestre d'Emir Kusturica.

Anthony Millet

Anthony Millet est l'un des tout premiers élèves de Max Bonnay au Conservatoire de Paris (CNSMDP) où il obtient son diplôme de formation supérieure avant d'effectuer un cycle de perfectionnement concertiste. Membre fondateur du Trio K/D/M avec Gilles Durot et Bachar Mar-Khalifé, du Quatuor Aeolina et du Duo Migrateur avec le saxophoniste Jean-Pierre Baraglioli, il est invité en tant que soliste par diverses structures comme l'Opéra de Paris, la Comédie Française, l'Ensemble intercontemporain, l'Orchestre de Paris, l'Ircam

ou les ensembles TM+, Aleph, Accroche Note, l'Itinéraire, Ars Nova, Nomos, Sillages... Anthony Millet interprète régulièrement le répertoire de l'accordéon contemporain et sollicite les compositeurs. Il a ainsi créé des pièces de Martin Matalon, Thierry Escaich, Bernard Cavanna, Gustavo Beytelmann et bien d'autres. Il enseigne l'accordéon dans les conservatoires de Montreuil et Vitry-sur-Seine ainsi qu'au CNSMD de Paris. Il est également intervenant au PESMD Bordeaux-Aquitaine.

Sary Khalifé

Sary Khalifé débute le violoncelle à l'âge de 7 ans, guidé par son premier professeur Sarkis Kochkarian. À 12 ans, il remporte le Premier prix du Concours Babikian. Il est admis sur concours au West-Eastern Divan Orchestra. Parallèlement, il se perfectionne lors de master-classes auprès de Yo-Yo Ma, Louis Claret, Anne Gastinel et Jérôme Pernoo. En 2006, il intègre la classe de Xavier Gagnepain au CRR de Boulogne-Billancourt et obtient son Premier prix à l'unanimité en juin 2008, profitant par ailleurs de l'enseignement de musique de chambre d'Hortense Cartier-Bresson.

En janvier 2013, il interprète avec son frère Ayad (pianiste) et Karim Saleh le *Triple Concerto* de Beethoven avec l'Orchestre national du Qatar sous la direction de Michalis Économou. En septembre 2011, Sary Khalifé est admis au Conservatoire de Paris (CNSMDP), où il obtient sa licence et son master. Il sera l'élève de Roland Pidoux, Xavier Phillips, Marc Coppey et Pauline Bartissol. En 2014 sort son premier album *Naseej* en collaboration avec Ayad et Mike Massy. En 2017, il enregistre l'album *Soobia* avec Ayad.

Aleksander Angelov

D'origine bulgare, le bassiste Aleksander Angelov est arrivé en France en 1992 pour étudier la musique classique et suivre son père chanteur lyrique, embauché à l'Opéra de Paris. Bassiste de Jean-Louis Aubert, il a rejoint Téléphone pour

la tournée de 2017 du groupe, rebaptisé pour l'occasion les Insus. Fidèle compagnon de route depuis le premier album de Bachar Mar-Khalifé, il rejoint aujourd'hui sa création en hommage à Mahmoud Darwich.

Dogan Poyraz

Dogan Poyraz est originaire de Palaiseau. C'est là qu'il débute l'apprentissage des percussions classiques. Très vite, il élargit sa palette en s'ouvrant aux mondes des percussions traditionnelles et de la batterie. À l'âge de 18 ans, il obtient un DEM de percussions classiques et un DEM de batterie jazz au Conservatoire d'Orsay.

Aujourd'hui, on peut le retrouver aux côtés de Bachar Mar-Khalifé et dans le groupe de musique néo-alternative Zeska. Il intervient également dans différents projets, croisant les styles (Tentet électro-jazz de Sébastien Jarousse, Haidouti Orkestar, Sabalando Orchestra...).